

***Floriant et Florete* : la matière arthurienne au sud des Alpes face à la campagne de Charles I^{er} d'Anjou en Italie**

Léo MICHEL
Université de Lorraine

Cette contribution¹ entend cerner les ressorts culturels et politiques mis en évidence par une production littéraire connexe à un événement d'ampleur : la campagne que mena Charles I^{er} d'Anjou en Italie à partir de 1266². Dans un cadre d'étude qui s'efforcera de rester arthurien, et avant de s'attaquer à une analyse proprement littéraire du roman de *Floriant et Florete*, il nous faut comprendre comment les sources textuelles auxquelles nous aurons recours se trouvent circonscrites dans le contexte particulier de la fin du XIII^e siècle³.

Contexte historique

Le *Duecento* voit l'Italie devenir la scène principale de l'opposition entre l'Empire germanique et la Papauté, ce à quoi s'additionnent de fortes tensions intercommunales : au sein de ce conflit d'ampleur, l'Italie du sud et la Sicile vont se révéler des zones cruciales pour l'hégémonie en

¹ Le sujet du mémoire de master 2, qui m'occupa durant l'année 2022-2023, se préoccupe d'un corpus comprenant six œuvres principales, qui relèvent d'espaces discursifs distincts dans la construction d'une parole politico-littéraire. On y trouve : deux poèmes de Rutebeuf, *Li diz de Puille* et *La chansons de Puille* (*Œuvres complètes*, Paris, Le Livre de Poche, Lettres gothiques, 2001) ; la *Chanson du roi de Sezile*, poème épique d'Adam de la Halle (*Œuvres complètes*, Paris, Le Livre de Poche, Lettres gothiques, 1995) ; deux œuvres de Brunetto Latini, *Tresor* (éd. et trad. italienne par BELTRAMI Pietro G., SQUILLACIOTI Paolo, TORRI Plinio et VATTERONI Sergio, Turin, Einaudi, 2007) et *Tesoretto* (*Le Petit Trésor – Il Tesoretto*, trad. et éd. B. LEVERGEOIS, Michel de Maule, 1999) ; enfin le roman arthurien en vers *Floriant et Florete* (édition bilingue établie, traduite, présentée et annotée par Annie COMBES et Richard TRACHSLER, Paris, Honoré Champion, coll. « Champion Classiques du Moyen Âge », 2003 - C'est cette édition à laquelle nous nous rapporterons à chaque occasion et que nous citerons TRACHSLER-COMBES, *op. cit.*).

² La littérature scientifique sur le sujet est vaste et rassemble différentes conclusions. Nous sommes particulièrement redevables à celles de GUILLEMAIN Bernard, *Compte rendu de [BARBERO Alessandro, *Il mito angioino nella cultura italiana e provenzale fra Duecento et Trecento*, Torino, Deputazione subalpina di storia patria, 1983], Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Tome 101, n. 187 : *La crise de 1907 en Languedoc et en Roussillon : bilan historiographique et essai de biographie*, 1989, p. 325-327 ; BARBERO Alessandro, *Il mito angioino nella cultura italiana e provenzale fra Duecento et Trecento*, *op. cit.* ; AURELL Martin, *La vielle et l'épée. Troubadours et politique en Provence au XIII^e siècle*, Paris, Aubier-Montaigne, 1989 ; ASPERTI Stefano, *Carlo I d'Angiò e i trovatori. Componenti « provenzali » e angioine nella tradizione manoscritta della lirica trobadorica*, Ravenna, Longo, 1995 ; DUNBABIN Jean, *Charles I of Anjou. Power, Kingship and State-Making in Thirteenth-Century Europe*, London-New York, Longman, 1998 ; POLLASTRI Sylvie, « Le *Liber donatium* et la conquête angevine du royaume de Sicile (1268-1281) », in *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Âge*, t. 116, n. 2, 2004, p. 657-727.

³ RUNCIMAN Steven, *Les Vêpres Siciliennes. Une histoire de monde méditerranéen à la fin du XIII^e siècle*, Paris, Les Belles Lettres, 2008.

Méditerranée. Le trône de Sicile⁴ revient aux Hohenstaufen dès la fin du XII^e siècle, mais en appuyant le droit à l'héritage impérial de Frédéric II en 1220, le pape avait compté sur une reconnaissance qu'il n'obtiendra jamais. D'affront en affront, Grégoire IX finit par entrer en conflit ouvert avec l'Empire et excommunie Frédéric II en 1227. À partir de ce moment, le parti impérial tente de conserver et d'étendre ses possessions en Italie malgré les efforts de plusieurs papes successifs pour l'en évincer. Cette scission trouve sa conséquence au sein de l'Italie communale par la formation de deux factions ennemies : les Guelfes, qui soutiennent le pape, et les Gibelins, favorables à l'Empire.

Lorsque Frédéric meurt en 1250 la papauté se réjouit, mais ne tarde pas à subir de nouveaux assauts de la part des descendants de l'Empereur. C'est son fils bâtard, Manfred Lancia, qui est nommé *balio*, ou gouverneur de toute l'Italie⁵, dès 1254. Les armées germaniques de Manfred sont progressivement gonflées des nombreux partisans gibelins qui refusent de céder au pape : en 1258, Manfred est roi de Sicile et maître de toute l'Italie méridionale, et en 1261 son pouvoir s'étend jusqu'en Italie du Nord, laissant le pape isolé et régent à peine légitime de la Cité Apostolique. Plus fragile que jamais, Rome est donc en quête d'un candidat capable au trône de Sicile qui viendrait déloger Manfred et rétablir la puissance papale. Urbain IV convient alors avec Louis IX de céder le royaume de Sicile et le rôle de protecteur de l'Église à un des princes de sa maison : en 1263 c'est Charles d'Anjou, plus jeune frère du roi, qui bénéficie officiellement des conditions de l'accord. Ce dernier avait fait ses preuves militaires et politiques en mettant un terme aux insurrections de Provence dans les années 1250, et les maigres bénéfices financiers qu'il accepte lors de l'accord avec le pape laissent présager une forte ambition, mais Urbain IV n'a pas le temps d'être prudent sur le long terme. De plus le pape est français, et Charles bénéficie du soutien de Louis IX, la plus grande autorité morale du moment. C'est bien, au-delà des prétentions aux trônes d'Italie et de Sicile, à un conflit d'ordre moral que nous avons affaire. Charles part pour l'Italie en 1265 : en juin, il est officiellement fait sénateur de Rome et en juillet, roi de Sicile. L'armée rassemblée par Charles et par le pape arrive à Rome en janvier 1266, et la première bataille rangée de la campagne a lieu un mois plus tard à Benevento (près de Naples) : victoire tout juste remportée par les forces angevines, au cours de laquelle Manfred est tué⁶.

⁴ À l'époque, le royaume de Sicile inclut l'île éponyme ainsi que le sud de l'Italie, c'est-à-dire la Campanie, les Pouilles et la Calabre. À ce propos, voir la carte de l'espace angevin sous Charles d'Anjou dans CASSARD Jean-Christophe, *L'Âge d'or capétien, 1180-1328*, Paris, Belin, 2011, p. 128.

⁵ RUNCIMAN Steven, *Les Vêpres Siciliennes, op. cit.*, p. 38.

⁶ Dante mentionne la bataille de Benevento et la mort de Manfred dans *La Divine Comédie*, au chant III du *Purgatoire*, aux vers 112-145. Le conflit entre guelfes et gibelins a perduré au début du XIV^e siècle, en particulier

Alors que Charles prend possession de ses terres et étend son pouvoir en Toscane, les députés gibelins font appel au dernier héritier direct des Hohenstaufen, Conradin, fils de Conrad IV et petit-fils de Frédéric II. En 1268, âgé de seize ans, il arrive dans le nord de l'Italie accompagné d'une armée, décidé à prendre ce qui lui revient. Malgré l'excommunication papale qui pèse sur sa lignée, il arrive jusqu'à Rome sans encombre, et repart immédiatement à la rencontre de Charles d'Anjou qui arrive du Sud. En août 1268, les deux armées s'affrontent dans la plaine de Tagliacozzo, dans les Abruzzes, au centre de l'Italie. L'armée allemande est défaite, et Conradin capturé peu de temps après. Coup sur coup, Charles d'Anjou réprime dans le sang les insurrections italiennes en Apulie et en Sicile, punit les populations des villes encore rebelles à son règne, et fait exécuter Conradin en place publique. Cet accès d'autoritarisme le dessert ensuite : il provoque l'indignation des gibelins mais aussi des guelfes et du corps ecclésiastique, qui y voient un manquement à l'éthique chevaleresque qu'il incarne pourtant jusqu'alors.

Malgré une position de plus en plus controversée, Charles d'Anjou continue d'étendre son pouvoir en Provence, à Jérusalem, en Albanie, en Achaïe, à Rome et à Tunis. Il est sûrement à ce moment le plus grand potentat d'Europe. L'éclat de son règne en Italie méridionale et en Sicile prend définitivement fin en mars 1282. La colère longtemps contenue de la population sicilienne, insatisfaite d'un monarque qui la délaisse, éclate au cours de la seconde fête de Pâques : un Français agresse une jeune fille et provoque l'indignation du peuple⁷. À l'heure des vêpres, la foule entre dans Palerme et massacre les Français présents dans la ville : ce sont les Vêpres siciliennes. On déclare la fin du règne de Charles d'Anjou et la soumission de Palerme à l'Église romaine. La colère se répand et la Sicile est le témoin d'une véritable chasse aux Français. Charles tente de reprendre sa terre, mais sans succès : son royaume est divisé en deux, les Angevins conservent la partie italienne, avec Naples pour capitale, tandis que la Sicile passe aux mains des Aragonais.

Il faut comprendre que cette opposition ne met pas en scène de puissances matérielles et logistiques proprement exubérantes, ce qui en fait le théâtre de batailles « médiatiques » et d'affrontements entre les différentes instances de communication politique. L'empereur a pour lui le titre, celui du potentiel refondateur d'un empire uni et regretté, et le pape détient la puissance d'un corps ecclésiastique structuré mais partiel. Dans cet affrontement, le prestige et l'opinion publique sont donc déterminants, et à ce titre, on ne saurait négliger la contribution

à Florence, et cela transparait à plusieurs reprises dans l'œuvre de Dante. Voir DANTE, *La Divine Comédie*, traduction et présentation par RISSET Jacqueline, Paris, GF Flammarion, 2010, p. VIII-XI et 189-190.

⁷ THERY Julien, « Les Vêpres Siciliennes », in MALATERRE Jacques, BRISSON Luc, ARMOGATHE Jean-Robert et al. (dir.), *Les trente nuits qui ont fait l'histoire*, Paris, Belin, 2014, p. 89-103.

de la littérature dans la diffusion d'une propagande ou d'une culture. Au-delà du projet militaire, la campagne de Charles d'Anjou est un moment de diffusion de la culture courtoise et chevaleresque en Italie, dont on retrouve les échos les plus flagrants dans les palais communaux toscans⁸. Des années 1260 aux années 1280, conditionnées par ce conflit au long cours, des œuvres vont prendre explicitement ou non le parti de Charles, qu'on l'appelle angevin, guelfe, papal ou anti-impérial.

Parmi toutes les œuvres qui se font l'écho de cette affaire, on dénombre un corpus qui, sans prétendre à l'exhaustivité, entend cerner les influences et les positions adoptées par trois types de littérature qui aident à penser un événement politique commun. Une certaine littérature de commande se trouve incarnée en France par la poésie courtoise aux accents épiques d'Adam de la Halle dans *Le roi de Sezile* et par deux textes de Rutebeuf qui s'inscrivent dans un appel à la croisade propre aux dernières années du règne de Louis IX. Du côté italien, Brunetto Latini insère dans son *Tresor* une chronique universelle qui tend à glorifier une histoire des *reges* renvoyés au service de Dieu, et délaisse la prose dans son *Tesoretto* afin d'y allégoriser une alliance guelfo-angevine. Dans le cadre limité de la présente contribution, il sera simplement question d'observer ici, avec *Floriant et Florete*, la façon dont l'élaboration de la matière arthurienne a pu faire écho, au sud des Alpes, à un pareil conflit. Il me paraît important de préciser que les liens que je tenterai de tisser entre le roman et son contexte historique et politique peuvent s'entendre comme autant de conjectures avancées au cœur d'une problématique encore difficile à surplomber. Il n'est donc pas question de figer un roman encore mal connu dans une lecture univoque, mais d'en discerner une éventuelle identité politique.

Milieu et datation

Depuis l'édition d'Annie Combes et Richard Trachsler en 2003⁹, on est en mesure de suggérer pour *Floriant et Florete* une date de composition postérieure à 1268. Parvenu jusqu'à nous grâce à un manuscrit unique¹⁰ de la fin du XIII^e siècle, *Floriant et Florete* entretient de

⁸ À ce propos, voir IMBERT Anne-Laure, « Un miroir pour la commune : les peintures de batailles à Sienne entre Trecento et Quattrocento », in MOREL Philippe (dir.), *Le miroir et l'espace du prince dans l'art italien de la Renaissance*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2012, p. 257-281 et RACINE Pierre, « Les palais publics dans les communes italiennes (XII^e-XIII^e siècles) », in *Le paysage urbain au Moyen-Âge. Actes du 11^e congrès des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1981, p. 133-153.

⁹ TRACHSLER-COMBES, *op. cit.*

¹⁰ Actuellement conservé à la Public Library de New York sous la cote « DE RICCI 122 ». Pour une description complète du manuscrit, voir *Floriant et Florete*, édition par WILLIAMS Harry F., Ann Arbor-London, University of Michigan Press-Oxford University Press, 1947 (University of Michigan Publications. Language and Literature 23), p. 5-7.

nombreuses correspondances textuelles avec le roman de *Claris et Laris*, qui forment un premier faisceau d'indices : le texte comporte un passage faisant allusion à la perte d'Antioche, survenue en 1268, et une telle évocation induit qu'il devait s'agir d'un événement récent¹¹. Malgré un doute persistant sur le sens de l'emprunt, l'édition Trachsler-Combes tend à situer *Floriant et Florete* comme postérieur à *Claris* : l'auteur de *Floriant* semble coutumier des vers prélevés textuellement dans d'autres récits, ce qui semble moins évident dans *Claris*. Parmi les vers de *Floriant*, on trouve ainsi de nombreux emprunts textuels faits à *Claris et Laris*, au *Bel Inconnu*, à *Erec et Enide* et au *Conte du Graal* ; nous reprenons ici une partie du tableau de ces emprunts listés dans l'édition Trachsler-Combes, afin d'appréhender l'ampleur de l'intertextualité propre aux romans arthuriens postérieurs à Chrétien de Troyes¹² :

<i>Floriant et Florete</i>	Texte cité
vv. 28-29	<i>Bel Inconnu</i> v. 1
vv. 580-82	<i>Erec et Enide</i> vv. 543-45
vv. 797-800	<i>Conte du Graal</i> vv. 3271-74
vv. 817-818	<i>Conte du Graal</i> vv. 1601-02
vv. 985-88	<i>Conte du Graal</i> vv. 2177-80
vv. 1119-20	<i>Erec et Enide</i> vv. 1049-50
vv. 1133-34	<i>Conte du Graal</i> vv. 4047-48
vv. 1235-41	<i>Conte du Graal</i> vv. 2841-48
vv. 1377-78	<i>Conte du Graal</i> vv. 3327-28
vv. 1425-34	<i>Conte du Graal</i> vv. 2098-100 ; 2117-18 ; 2125-26
vv. 1537-50	<i>Conte du Graal</i> vv. 2785-88 ; 2793-95 ; 2820-26
vv. 2183-87	<i>Conte du Graal</i> vv. 4280-83

On l'a vu, les royaumes de Naples et de Sicile fournissent, durant tout le XIII^e siècle, un réservoir inépuisable d'épisodes romanesques. Les romans arthuriens en vers ne sont déjà plus simplement des œuvres fictionnelles, mais peuvent parfois servir à des fins de propagande¹³, en proposant une image flatteuse d'un souverain au centre des affaires de son temps, ou en favorisant la relecture de certains événements contemporains. Ainsi les Angevins de Naples, et en

¹¹ *Li Romans de Claris et Laris*, édition par ALTON Johann, Tübingen, Bibliothek des Litterarischen Vereins Stuttgart, 1884 (Bibliothek des Litterarischen Vereins Stuttgart), vv. 40-54.

¹² À ce sujet, nous renvoyons entre autres aux études de : SCHMOLKE-HASSELMANN Beate, *The Evolution of Arthurian Romance. The Verse Tradition from Chrétien to Froissart*, Cambridge, Univers. Pr., 1998 ; LACY Norris J., KELLY Douglas, BUSBY Keith, *The Legacy of Chrétien de Troyes*, Amsterdam, Rodopi, 1987-1988 ; TONIUTTI Géraldine, *Les derniers vers du roman arthurien. Trajectoire d'un genre, anachronisme d'une forme*, Genève, Droz, coll. « Publications Romanes et Françaises », n. 273, 2021.

¹³ TONIUTTI Géraldine, « La littérature arthurienne tardive en vers en français », in FERLAMPIN-ACHER Christine (dir.), *La matière arthurienne tardive en Europe. 1270-1530*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020, p. 201-213 et CHAUOU Amaury, *L'idéologie Plantagenêt : Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XII^e-XIII^e siècles)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, p. 171-202.

particulier Charles d'Anjou, ne peuvent qu'être encouragés par la rédaction d'un roman mettant en scène un jeune fils de roi, prince de Sicile, dont le royaume lui est disputé par un félon qui se range aux côtés d'un empereur illégitime, traître à sa caste et à son rang. Chevalier protégé par les fées, Floriant finit par récupérer son héritage légitime, mais également par accéder à la couronne impériale.

Floriant et Florete aurait pu servir le même but de célébration de la puissance angevine en Italie que d'autres œuvres de son temps dans les années 1280¹⁴ : rappelons qu'Adam de la Halle aurait accompagné son maître Robert II d'Artois, frère de Charles, à la cour de Naples, et qu'il compose en l'honneur de l'Angevin la chanson du *Roi de Sezile*¹⁵. Et le fait que Charles d'Anjou ait dû renoncer à la Sicile en 1282 ne contredit pas cette hypothèse : ce ne serait pas la première fois que la fiction se met au service du jeu politique afin d'imaginer des issues plus enviables à une réalité dégradée.

Subjectivismes et effets de réels

Floriant et Florete est donc un roman qui s'ancre dans un contexte politique et historique précis, mais également dans un paysage social et géographique circonstancié. Parmi les multiples régions que Floriant traverse au cours de sa quête, l'Italie du sud et la Sicile sont les seuls espaces dont la description est rehaussée de nombreux éléments topographiques. Les ellipses narratives sont mises au service d'une réduction de l'espace et du temps ; le voyage de Londres à Constantinople est éludé par le narrateur (vv. 8081-83), de même que le retour en Sicile :

Ne me veil par ci demorer
8082 Ne lor jornees raconter,
Por tant m'en passerai briement¹⁶.

Tout le passage en France est traité d'une façon similaire : entre Rome et l'arrivée en Bretagne, le contour des terres parcourues reste flou. Même lors de la présentation des compagnons d'Arthur, les vassaux sont considérés comme appartenant d'abord à la Table Ronde, et le récit occulte la plupart de leurs appartenances régionales. L'auteur conserve donc un intérêt particulier pour l'Italie et la Sicile. C'est un phénomène assez exceptionnel dans la matière arthurienne, si l'on omet la localisation du domaine de Morgane sur l'Etna qui est attestée par les textes depuis

¹⁴ TRACHSLER-COMBES, *op. cit.*, p. XXIX-XXXI.

¹⁵ GEGOU Fabienne, « Adam le Bossu était-il mort en 1288 ? », *Romania*, vol. 86, n. 341 (1), 1965, p. 111-17.

¹⁶ *Ibid.* p. 486.

le XII^e siècle, dans les œuvres des lettrés Gervais de Tilbury, Césaire de Heisterbach ou Étienne de Bourbon¹⁷.

Au-delà de la multiplicité des noms de lieux italiens et siciliens, c'est surtout leur cohérence qui paraît se distinguer de la tradition romanesque : au cadre évolutif arthurien souvent suspendu dans le temps et dans l'espace, se substitue une toponymie explicite de l'Italie méridionale. Contrairement aux auteurs qui se contentent habituellement d'intégrer au récit des noms de lieu par grappe ou par allusions, on peut supposer que l'auteur de *Floriant* se sentait familier de l'Italie du sud : il évoque la ville de Monreale près de Palerme, mais aussi Nicosia, dans la province d'Enna, au centre de la Sicile, localité qu'on ne retrouve mentionnée dans aucun autre texte littéraire en langue d'oïl. C'est surtout lors d'un voyage de Monreale jusqu'à Rome que l'auteur se livre à la description d'un itinéraire particulièrement détaillé : il cite « Le Fair » (v. 6744), l'actuel Capo Peloro situé à quatorze kilomètres au nord de Messine, à la pointe nord-est de la Sicile ; il mentionne « La Katone » (v. 6747), actuelle Catona, à proximité du port marchand de Reggio di Calabria ; les héros traversent la Terra di Lavoro, « Terre de Labor » (v. 6756) dans le texte, région historique de l'Italie antique, située aujourd'hui en Campanie, où de nombreuses révoltes éclatèrent sous les règnes de Manfred et de Charles d'Anjou. Enfin, Floriant et Florete se séparent de leur escorte et changent de nom à « Chipre » (v. 6760), la commune de Ceprano dans le Latium, ville frontière qui sépare le Royaume de Sicile et l'État de l'Église. Ces toponymes sont autant de *realia* qui permettent d'identifier le cadre fictionnel à la réalité. La précision de la topographie italienne ne peut que nous amener à prêter à l'auteur, sinon au public auquel était destiné le roman, une connaissance directe de la région méridionale :

6740 L'andemain au jor bien matin
Floriant se met au chemin,
Atourner fet une galie
Ens entrent, et il et s'amie,
O lui sunt li .XX. chevalier.
6744 Le Fair prennent outre a nagier,
Em poi d'eure l'ont trespasé,
En Calarbre sunt arrivé
A La Katone droitement.
6748 La nuit i prist herbergement
Rois Florians et sa maisnie.
L'andemain a l'aube esclaircie
Resont en lor chemin entré.
6752 Tant ont dedens .V. jor erré,
Toute Calarbre ont trespasee,
Em Puille entrerent la loee,
Mes dedens .VIJ. jors la passerent

¹⁷ GRAF Arturo, « Artu nell'Etna », in *Miti, Leggende e Superstizione del Medio Evo*, Torino, Loescher, 1893, vol. II, p. 303-325 ; PIOLETTI Antonio, « Artù, Avallon, l'Etna », *Quaderni Medievali*, XXVIII, 1989, p. 6-35.

6756 En Terre de Labor entrerent,
 Passee l'ont dedens quart jor
 N'i firent pas trop lonc sejour.
 Poi ont nului arresteü,
 6760 Au pont de Chipre sont venu,
 Cele nuit s'i sont sejourné,
 C'iert li chief de la roiauté
 Rois Floriant, bien le vous di¹⁸.

Pour autant, l'espace arthurien de *Floriant et Florete* n'est pas circonscrit au cadre unique du *Mezzogiorno* : la conquête territoriale qui sous-tend le roman, ainsi que les liens maritaux qui s'établissent avec l'Empire Byzantin grâce à l'union de Floriant et de Florete, fille de l'empereur byzantin, sont autant d'éléments qui permettent un élargissement de l'espace de domination arthurien, tout comme les prétentions orientales de Charles d'Anjou ouvraient la possibilité d'une croissance de l'espace hégémonique franco-italien¹⁹. Ces indices sur le milieu de réception, ou du moins le milieu de création de *Floriant et Florete*, ouvrent la question de la place de l'auteur dans le texte. En 2018, un article exhaustif de Mariateresa Prota a révélé une place particulière accordée à la voix du narrateur au sein des instances locutoires à l'œuvre dans le roman²⁰. En soulignant, au sein de la voix narrative, la présence notable d'exhortations et de vocatifs (vv. 231-232, 450, 970, 1194, 1490-1491) inhérents au domaine sémantique de l'écoute active, on peut déduire la persistance, à la fin du XIII^e siècle, de la pratique de la lecture à haute voix²¹, dont le public tirait un plaisir et une compréhension collectives. Au tout début du roman, le prologue nous livre une quinzaine de vers exclamatifs, particulièrement véhéments, au long desquels la voix narrative s'indigne de certains calomnieurs, et insiste sur la difficulté qu'il y a à composer et inventer de « beaux dits²² » :

4 Salemons nous dist que tant est
 Li fols sages com il se test ;
 S'il n'est sages, si cuide l'en,
 Pour ce qu'il se taist, qu'il ait sen ;
 Et quant au parler se deslie,
 Si fet connoistre sa folie
 Tant qu'il en est por fol tenuz

¹⁸ TRACHSLER-COMBES, *op. cit.* p. 406.

¹⁹ À ce sujet, voir GILLI Patrick, *Culture politique et culture juridique chez les Angevins de Naples (jusqu'au milieu du XI^e siècle)*, in TONNERRE Noël-Yves et VERRY Élisabeth (dir.), *Les princes angevins du XIII^e au XV^e siècles. Un destin européen*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, p. 131-154 ; SAMPSONIS Florence, « Le choix du roi. Les critères de sélection de Charles I^{er} d'Anjou pour la nomination des officiers de la principauté de Morée (1267-1285) », in PECOUT Thierry (dir.), *Les officiers et la chose publique dans les territoires angevins (XIII^e-XV^e siècles) : vers une culture politique ? Gli ufficiali e la cosa pubblica nei territori angioini (XIII-XV secolo) : verso una cultura politica ?*, Rome, Publications de l'École française de Rome, 2020.

²⁰ PROTA Mariateresa, « Intrusioni del narratore e soggettivismo nel romanzo medievale tardo : il caso del *Floriant et Florete* », *Studi Francesi*, 184 (LXII, I), 2018.

²¹ BOUCHET Florence, *Le discours sur la lecture en France aux XIV^e et XV^e siècles : pratiques, poétique, imaginaire*, Paris, Honoré Champion, 2008.

²² TRACHSLER-COMBES, *op. cit.* p. 2.

8 Et des jones et des chanuz.
 Molt voi de gent qui rimer volent
 Et lor entente metre i soelent
 As biaux dis fere et controver ;
 12 Mes molt se doit bien porpenser
 Qui s'entente a rimer velt metre
 Qu'il s'en sache bien entremetre
 Qu'il puist rimer en tel maniere
 16 Que par devant ne par derriere
 N'en soit gabez ne escharnis.
 Quar Mesdires, ce m'est avis,
 A molt du siecle en sa baillie.
 20 Mesdisant, Jhesu vous maudie
 Et vous doint la male aventure !
 Quar je n'ai de voz mesdis cure
 Ne ja por vous ne quier laisser
 24 Ma matere a encommencier.

La présence d'un tel contenu est habituelle dans les prologues arthuriens. L'invective est aussi violente qu'attendue, surtout au regard des quelques vers qui la précèdent, qui se réfèrent à Salomon, figure médiévale de la sagesse politique par excellence²³. Une telle apostrophe ne semble pouvoir rendre son emphase exploitable que dans un contexte oral où l'adresse serait sinon directe, du moins clairement orientée pour le public à l'écoute. Enfin, ce *vous* pris d'assaut par la voix narrative ne peut qu'augmenter la valeur du *nous* initial, soulignant l'appartenance possible du locuteur au même horizon culturel que ses allocutaires²⁴.

Dans *Floriant et Florete*, les intrusions du narrateur ne semblent plus cantonnées à une valeur structurelle, à la fonction d'accessoires facilitant l'organisation du matériel narratif, mais parfois tendre à un certain subjectivisme, conforme aux expériences nouvelles de la littérature du XIII^e siècle qui assiste à l'avènement de la prose vernaculaire sur une scène socio-littéraire transformée par l'essor des villes et l'alphabétisation grandissante²⁵.

Le roman à la fin du XIII^e siècle : héritages et résurgences

La forte présence d'emprunts à *Clariss et Laris* nous permet de mentionner les autres récits avec lesquels *Floriant et Florete* partage des vers. Les épisodes et autres éléments qui composent le roman appartiennent donc au « matériel roulant²⁶ » arthurien : chaque événement ou presque

²³ SENELLART Michel, *Les arts de gouverner. Du regimen médiéval au concept de gouvernement*, Paris, Éditions du Seuil, 1995.

²⁴ PROTA Mariateresa, « Intrusioni del narratore e soggettivismo nel romanzo medievale tardo : il caso del *Floriant et Florete* », art. cit., p. 7.

²⁵ ZINK Michel, *Littérature française du Moyen-Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 183-209.

²⁶ L'expression est empruntée à Gaston Paris dans PARIS Gaston, *Histoire littéraire de la France*, Paris, Académie des Inscriptions et Belles Lettres, 1888, p. 48.

trouve son origine quelque part dans la « littérature ou le folklore médiévaux²⁷ », mais surtout au sein d'autres romans, qu'ils soient attribués ou non à Chrétien de Troyes. Ces échos intertextuels renvoient au phénomène de réécriture propre aux romans arthuriens postérieurs à l'œuvre de Chrétien. Le roman tardif entend donner une dimension anthologique au genre romanesque : la longueur globale du récit arthurien tend à doubler par rapport aux romans du XII^e et du début du XIII^e siècle²⁸. *Floriant et Florete* s'en tient à une somme de 8778 vers, mais témoigne cependant d'une multiplication des quêtes et des personnages qui suit le modèle de l'entrelacement. Il se construit selon une succession de micro-récits, qui peuvent être lus presque indépendamment les uns des autres. Dans d'autres romans arthuriens tardifs, cette juxtaposition des épisodes peut être lue comme le recommencement incessant du surgissement de l'aventure, ou comme la valorisation du groupe et de la communauté, et l'on parvient parfois mal à distinguer un héros prépondérant parmi la quantité de chevaliers prenant part à la quête. Ce n'est pas le cas dans le texte qui nous intéresse : Floriant se distingue encore par sa supériorité militaire et courtoise, son rôle central dans l'intrigue, et son histoire d'amour qui fait de *Floriant et Florete* un roman du couple. Malgré tout, l'écriture de la quête multiple demeure une part importante du récit, et le roman véhicule ainsi un idéal qui diffère de celui de ses prédécesseurs du XII^e siècle : la narration des nombreuses batailles qui traversent le roman valorise *l'ost* plutôt que le guerrier, le groupe héroïque plutôt que le héros ; et la glorification de la collectivité participe d'un esprit d'entraide nécessaire en temps de guerre et de conflits.

Une telle poétique n'est pas nouvelle à la fin du XIII^e siècle, elle tire son inspiration du modèle épique de la chanson de geste, à laquelle elle emprunte des motifs, des tournures ainsi qu'un style formulaire. La question a été traitée en 1999 par Florence Bouchet²⁹, qui remarque que l'opération militaire qui amène Floriant à regagner la Sicile avec Arthur et son armée réactive le souvenir de la guerre de Troie (vv. 2672-2674) :

Mes se vous di je bien de voir
 Puis que Troies fu degastee
 Ne fu fete tele assemblee.

Et le rassemblement des nefs lors du départ de Bretagne n'est pas sans évoquer le « catalogue des vaisseaux » au chant II de l'*Iliade*. Préalablement aux grandes scènes de batailles qui invoquent la puissance purement guerrière des héros, on retrouve les traditionnelles scènes de

²⁷ Ces influences sont répertoriées dans l'introduction de *Floriant et Florete*, éd. par WILLIAMS, *op. cit.*, p. 26-38.

²⁸ TONIUTTI Géraldine, « La littérature arthurienne tardive en vers en français », art. cit.

²⁹ BOUCHET Florence, « Les éléments épiques dans Floriant et Florete », in BOUTET Dominique, CASTELLANI Marie-Madeleine, FERRAND Françoise et PETIT Aimé (dir.), *Plaist vos oïr bone cançon vallant ? Mélanges de Langue et de Littérature offerts à François Suard*, Villeneuve d'Ascq, Université Charles de Gaulle – Lille 3, UL3 Travaux et recherches, t. 1, 1999.

conseil qui décident des stratégies à adopter, du sort des ennemis vaincus, et valorisent ainsi la cohésion du groupe militaire. Ainsi se déroulent les réunions de Filimenis (vv. 2979-3022 ; 3365-3390) :

2990 Mes l'emperere fist mander
Ses barons et touz assambler
En son très por aus conseillier
Comment il porroit exploitier.

Comme celles d'Arthur, qui cherche conseil auprès de ses vassaux les plus fidèles (vv. 3090- 3112) :

3092 Artus ne s'est pas atargiés,
Floriant par non apela :
« Biauz douz amis, entendez ça,
Fait li rois, si nous conseillons
En quel point nos nos maintenrons [...] »

L'armement des combattants, autre motif traditionnel, célèbre la valeur matérielle qu'incarne la figure du chevalier. Au cœur de la bataille, Floriant et Gauvain, commandants des armées d'Arthur et frères d'armes aux écus identiques (vv. 3140-3142), incarnent le couple épique à l'image de Roland et Olivier. L'auteur a recours à des vers descriptifs qui insistent sur la grandeur de l'affrontement, et dont le caractère formulaire, la forme inversive et paratactique confère au récit une intonation épique et grandiose (vv. 3223-3225), que l'on retrouve de manière flagrante dans la *Chanson de Roland* (vv. 3345-3346) :

3224 Sonnent buisines et tabours,
Grant sunt li cri, grant sont li plors
Des navrez, et li mort s'acoisent. (*Floriant et Florete*)
3345 Clers fu li jurz et li soleilz luisanz,
Les oz sunt beles et les cumpaignes granz. (*La Chanson de Roland*³⁰)

À cela s'ajoutent les habituelles formules de visualisation épique : « Qui donc veïst » (v. 3663), « La veïssiez » (v. 3850), « Fort les i veïssiez ferir » (v. 4677).

Cette double parenté littéraire qui ressort de *Floriant et Florete* engage une double lecture, que l'on peut adosser à une double problématique sociale et politique. La refonte romanesque d'épisodes arthuriens tend à poursuivre l'image d'un héros prépondérant, courtois et amoureux, décidé à reprendre sa terre des mains d'un mauvais sénéchal régicide : les guerres qui parsèment le roman ont toujours pour but de rétablir la justice ou de récupérer un héritage légitime. C'est le respect de cette légitimité revendiquée qui fait de Floriant celui auquel on doit

³⁰ *La Chanson de Roland*, éd. critique par SEGRE Cesare, Genève, Droz, coll. « Textes littéraires français », 2003.

honnêteté et allégeance : dans le roman, tous les personnages sont situés au regard de la loyauté. La résurgence de motifs épiques, qui glorifient la cohésion et le sacrifice du groupe, tend pour sa part à rediriger vers un certain bien commun la puissance militaire d'une classe aristocratique de plus en plus mobile au sein de l'espace social de l'Italie du XIII^e siècle³¹. Cette cohabitation du héros courtois et du groupe militaire peut, en l'occurrence, être lue comme une invitation du roman à penser, au sein de l'Italie communale, la nouvelle cohabitation d'une culture chevaleresque franco-angevine et du substrat social de la *militia*.

Un roman du couple

Pour autant, affirmer que l'intrigue politique et sociale prime au sein du roman ne pourrait relever que d'une lecture partielle. Malgré la résurgence de formules propres à donner au texte une envergure épique, les combats de *Floriant et Florete* sont loin de rappeler ceux de la chanson de geste : les batailles se déroulent selon un ordre attendu, vainqueurs et vaincus sont toujours les mêmes. Cette uniformité de la narration s'explique simplement : la violence guerrière sert de toile de fond à une intrigue plus importante, celle de la quête amoureuse. C'est parce que Floriant se démarque lors des combats, que Florete, fille de l'ennemi, lui accorde son attention et finit par l'admirer : la guerre permet au héros arthurien d'exercer son talent militaire et ainsi de séduire la dame qu'il aime. C'est d'ailleurs cette histoire d'amour qui hâte la résolution du conflit au cœur du roman : inquiet pour sa fille qui s'enfuit avec Floriant, l'empereur accepte le combat singulier et ne souhaite trouver qu'une issue honorable au conflit, par l'union maritale. Finalement, c'est l'intervalle entre les batailles qui semble décisif et permet à l'intrigue de progresser, bien plus que les batailles elles-mêmes. En ce sens, l'intrigue amoureuse a valeur structurelle, mais échappe à une lecture relative à l'actualité politique. Richard Trachsler l'a noté : bien que la Sicile comme terre convoitée soit conforme à la réalité de la fin du XIII^e siècle, « la solution que le problème reçoit dans la fiction se démarque totalement du réel³² ».

Malgré tout, il est permis d'identifier au sein de la relation amoureuse un épisode qui semble suivre la piste d'un roman arthurien recodant les circonstances politiques de son temps. Aux trois-quarts du roman, Floriant est vainqueur, roi de Sicile, époux et père : c'est ce moment

³¹ MAIRE VIGUEUR Jean-Claude, *Cavaliers et Citoyens. Guerre, conflits et société dans l'Italie communale. XII^e-XIII^e siècles*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2003 et CASTELNUOVO Guido, *Être noble dans la cité. Les noblesses italiennes en quête d'identité (XIII^e-XV^e)*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

³² TRACHSLER-COMBES, *op. cit.*, p. MXIII.

que choisit l'auteur pour emprunter à *Erec et Enide* l'élément structurel de la *recreantise*. Pourtant, la mise en récit diffère : ce n'est pas l'épouse qui reproche au héros son inactivité, mais une femme du peuple que Floriant croise au retour de la chasse (vv. 6611- 6626) :

Si com par la rue passoient
6612 Fames devant .J. huis seoient,
L'une commença a parler :
« Voulez vous, fet ele, escouter ?
Certes, molt nos poons prisier
6616 Quar tuit sont en nostre dangier
Li home, foi que je vous doi.
Je voi la mon seignor le roi
Qui est le mieudre chevalier
6620 Du mont et mius fait a prisier,
Et l'a la roïne si pris
Et si torné a son devis
Qu'il ne fet mes chevalerie.
6624 Bien est en li morte et perie
La grant bonté de sa valor,
Par Jhesu nostre Sauveor ! »

De même, le moment venu pour Floriant de rouvrir l'horizon de l'aventure, c'est Florete qui lui imposera sa présence. Tout en restant profondément romanesque, la crise intérieure n'est plus conjugale, mais sociale et politique. C'est guidé par son peuple que le héros arthurien se relance dans la quête et retrouve une légitimité qui a été mise en doute. Dans le contexte des années 1280 et des Vêpres Siciliennes, un roi de Sicile rappelé à l'ordre par ses propres sujets nous paraît un parallèle possible, bien qu'hypothétique, à établir avec la politique infructueuse de Charles d'Anjou, et la réponse par le sang du peuple sicilien. Conséquemment, la capacité de Floriant à se renouveler dans la fiction ouvre, dans la réalité, un champ politique des possibles.

Conclusion

Le roman de *Floriant et Florete* relève donc, au sein d'un corpus plus large, d'un cas particulier dans le traitement de sa propre actualité politique. Il tend à imaginer des solutions potentielles, comme autant d'issues de secours dans la fiction, à une situation problématique bien réelle. Il se range malgré tout aux côtés d'autres œuvres de son temps qui entendaient prendre parti pour un certain guelfisme angevin à la fin du XIII^e siècle : le *Roi de Sezile* d'Adam de la Halle, *Li diz de Puille* de Rutebeuf, le *Tresor* et le *Tesoretto* de Brunetto Latini. Sa capacité à recontextualiser des matériaux romanesques dans une conjoncture renouvelée lui permet d'y recoder certaines problématiques politiques en termes culturels : en l'occurrence, un conflit axiologique à échelle aussi bien européenne qu'intercommunale explique la mobilisation de la matière arthurienne dans un espace discursif de la propagande.